

Monstres

Pascal Arnaud

Le premier homme que j'ai tué était une femme. C'était la mienne. Depuis onze ans. On s'engueulait de plus en plus à-qui-mieux-mieux, notre couple battait de l'aile gauche et de l'aile droite, on baisait de moins en moins et pas de mieux en mieux, elle a valsé dans l'escalier, ses ailes ne l'ont pas retenue, quinze marches et la nuque brisée. Elle avait de vieux chaussons usés jusqu'à la corde. Ils m'ont sauvé. C'est fou le nombre d'accidents domestiques, si vous saviez.

Passer de vie à trépas, tellement soudain, tellement simple. Pour elle, quinze marches et la mort en bas. Sans mauvais esprit, je pourrais dire la morte en bas. Elle en portait une paire à l'instant fatal, elle ne portait que ça, et un soutif noir comme les bas. Tous les couples ont leurs petites manies sexuelles, n'est-ce pas ? J'ai eu la délicatesse de lui passer une culotte avant l'arrivée des secours.

Elle faisait exprès. Au début de notre relation, c'était un cadeau. Un cadeau intéressé puisqu'elle profitait de mon excitation, mais un cadeau quand même. Ensuite, elle a laissé tomber son numéro, il est tombé comme elle plus tard dans l'escalier, dans l'escalier qui mène tout droit à la rupture. Sur la fin, qui serait la sienne, elle l'avait repris rien que pour me narguer, je devrais dire me défier. Elle se baladait à poil, toute ronde et blanche, sauf le noir du fantasme déchu. Bien entendu, la perfide se refusait. Je n'allais pas la violer. Mais j'avais la haine. Je l'aurais tuée. Et je l'ai fait.

J'ai continué ma petite vie sans ma femme et sans remords. Le repentir est un poison et je n'ai jamais éprouvé le besoin de soulager ma conscience. Je ne me suis pas remis en couple pour ne pas m'exposer à la tentation en cas d'autres brouilles matrimoniales. Vous voyez, je ne suis pas dénué de scrupules. Et la chance peut tourner.

J'ai vécu trois années de tranquillité égoïste et de plaisirs sans partage. Jusqu'à cette malheureuse anecdote qui me contraint aujourd'hui de me retourner sur mon passé, une attitude que pourtant l'expérience m'a enseigné d'éviter. Mais puisqu'il le faut.

Je reconnais les faits, Monsieur le Juge. J'ai poussé ma femme dans l'escalier, mais si peu. Comme on chasse une mouche. Sans la toucher, sans contact. J'ai déplacé une

insignifiante masse d'air, c'est tout. Un souffle. Elle a reculé et elle a chuté. Presque un accident.

Accident. Hasard. Coïncidences. Concours de circonstances. C'est une question qui me poursuit. Sur quoi repose la réalité des faits ? Dans quelle mesure sont-ils le résultat d'une volonté déterminée, lucide, parfaitement consciente. Regardez, les guerres. Un pétard mouillé suffit à les déclencher, et après on ne les maîtrise plus. Des milliers, des centaines de milliers, des millions de morts, des pays entiers ravagés. Quel décalage avec l'origine. Les raisons sont ailleurs, profondément enfouies, enracinées, irrationnelles. On finit par en faire abstraction, on n'en a plus besoin pour s'entretuer. N'est-ce pas la même chose entre individus ?

Tenez, c'est le jour où je vous ai croisé dans ce jardin public que les eaux calmes de ma vie se sont mises de nouveau à remuer. Une rencontre des plus anodines, Monsieur le Juge. Vous êtes assis sur un banc, je marche dans une allée et je vous reconnais de loin. Il m'est alors facile de vous éviter, d'autant plus que vous êtes en conversation avec un enfant, un pré-ado plutôt, douze treize ans, un garçon. Vous ne regardez que lui. Vous lui parlez. Vous lui tenez un discours, et il vous écoute.

Sans ce garçon, j'aurais bifurqué vers la statue de Junon et disparu au détour des noisetiers. J'aurais seulement emporté une interrogation, assez désagréable, je le concède : que fait Monsieur le Juge dans cette ville ? Je n'ai

pas mis huit cents kilomètres entre vous et moi pour vous voir réapparaître deux décennies plus tard. Je ne dis pas que vous me poursuivez, tout ce temps écoulé plaide pour vous, et si vous voir surgir ne pouvait qu'être un choc pour moi, rien d'impossible à encaisser. Vous m'avez archivé depuis belle lurette, je n'ai rien à craindre, et moi aussi je vous ai jeté aux oubliettes. C'est pourtant le contraire qui s'est produit ce jour-là où vous êtes sur ce banc avec ce garçon qui mobilise votre attention. À cause de ce garçon. C'est curieux, le langage du corps. Ce n'est pas ma tête, haut lieu décisionnaire, qui m'a soufflé de snober Junon et de prendre l'allée gravillonnée qui mène à vous, mais mes jambes. Je n'ai fait que leur obéir.

Cinquante mètres de marche lente, le temps de bien vous observer, Monsieur le Juge. Sauf votre respect, vous avez pris un sacré coup de vieux. Je vous ai connu lisse, rose, la peau tendue comme celle d'un bébé, n'était un collier ras, toujours parfaitement dessiné, de barbe rousse. Et je vous retrouve aussi craquelé qu'un tableau ancien, avec pour encadrer votre face lunaire, une écume blanche à la place du feu. Reste la distinction des traits ; les ans n'ont pas altéré l'élégance aristocratique de votre figure qui affirme plus que jamais, sans complexe et sans ambiguïté, monsieur le juge, que vous n'êtes pas un homme du commun. Votre pouvoir de séduction — et par conséquent de nuisance — est intact, sans doute même affiné par le burin de l'expérience.

L'expérience, particulièrement pour un juge, bonifie le discernement. Elle l'épure des scories que déposent dans les plus belles intelligences les très longues études. Elle permet de prendre de la distance avec la rigueur de la loi, d'en oublier la rigidité, et d'en appliquer l'esprit à meilleur escient, débarrassé des apories qui siègent trop souvent dans les prétoires. C'est en tout cas ce que je me persuade de croire, en m'avançant vers vous dans l'allée joliment crissante du parc. Je me dis que, sans injurier l'orthodoxie, l'âge et la pratique vous ont fait parvenir à l'art des nuances, et que vous en êtes à un degré d'évolution où, d'une certaine manière, la justesse vaut autant que la justice. Le formulant, je me surprends d'un tel développement de pensée à votre égard, car il n'y a aucune raison que vous soyez informé du second décès — plus crûment, de l'autre mort — dont j'ai été l'instrument, ni que j'anticipe la compréhension, pour ne pas dire l'indulgence, dont vous pourriez faire preuve. C'est dire, finalement, à quel point j'étais encore, si longtemps après, sous votre coupe.

Troublant. D'autant plus troublant que la disparition de mon père, quelques mois plus tôt, n'est en rien le motif qui me pousse à venir vous rappeler mon existence, puisque c'est la présence d'un jeune ado, de l'âge qui était le mien quand se sont établies nos premières relations, qui me retient de filer à l'anglaise.

Mais le surgissement du fantôme paternel n'est en fait pas si insolite. À cette période tendre, l'ombre écrasante du commandeur imprimait ses noirceurs sur mon âme sensible, et il est naturel que la scène du parc écarte d'un coup plusieurs voiles de ma mémoire.

J'en ai trop dit ou pas assez sur un événement mortuaire que vous avez peut-être appris par vos propres réseaux. Avant d'aller plus avant, au cœur de mon véritable propos, je vous dois, considérant les liens amicaux que vous avez jadis entretenus avec mon géniteur, vous révéler comment il a fini en enfer.

Vous imaginez bien que je l'ai fui dès que j'ai pu, c'est-à-dire beaucoup plus tard que je l'ai souhaité, et vainement tenté à ma majorité. Trop de liens me retenaient à lui, comme des filins difficiles à rompre, ne serait-ce que les cordons de sa bourse pendant mes études. C'est la rencontre avec celle qui deviendrait ma femme qui m'a donné le cran de trancher dans le vif et de basculer mes vingt-deux premières années d'existence dans le passé. J'ai coupé tout contact. Je ne vous apprends rien.

Mon père n'a pas cherché à renouer. Je ne l'ai revu qu'une fois, moins de deux ans après mon éclipse prolongée, aux obsèques de ma mère. Nous nous sommes serré la main pour la galerie, je n'ai pas eu la cruauté — le courage — de l'humilier par un refus devant un parterre endeuillé. Ensuite, j'ai tiré le rideau d'une façon que je voulais définitive.

Pourtant je n'en avais pas entièrement terminé avec lui. En juin dernier, il y a presque un an, la sœur de ma mère, avec laquelle je n'ai pas coupé les ponts bien que nous ne nous voyions que très sporadiquement, (en général elle s'arrête prendre un repas avec moi sur la route de ses vacances), m'appelle pour m'annoncer que son beau-frère est hospitalisé, au plus mal, et qu'il me réclame. Je suis horrifié par la perspective d'une cérémonie du pardon entre des murs blancs sentant le désinfectant. Il n'est pas question que je me rende à son chevet. Qu'il meure en silence ! Mais ma tante se met à pleurer au téléphone. Elle me jure qu'elle n'a aucun lien d'intimité avec mon père — ce qui me mettrait en furie — et qu'elle intercède par pure humanité. La mission lui est suffisamment pénible pour que n'ajoute pas la brûlure de l'échec. Elle m'implore, ma tante est une brave femme, je cède.

Ce qui vous intéressera davantage, Monsieur le Juge, c'est l'ultime confrontation entre un père mourant et son fils rancunier. La chambre est exactement celle que j'ai imaginée, le blanc, l'odeur, les appareils à retarder la mort. La tête de mon père, visage creusé, cheveux rares et collés, sur le double oreiller. Ses bras le long d'un corps de momie. Seuls ses petits yeux noirs gardent une flamme acerbe qu'un reste de conscience tente d'adoucir en vain. Il soulève la main droite, l'avant-bras, comme s'il déplaçait une tonne. De ses lèvres sèches sort un son qui rappelle mon prénom.

Spontanément, sans réfléchir, guidé par une pulsion, je roule mon imperméable en boule et l'applique fortement sur sa figure comme je l'ai vu faire dans un film. Ce n'est pas long. Pas un bruit, quelques soubresauts, et le calme. Je replace dans les narines la canule à oxygène et quitte l'hôpital.

C'est ma tante qui m'a annoncé officiellement le décès de mon père. Elle m'a remercié d'être venu à temps, je lui avais ôté un grand poids.

Vengeance ou pitié ? L'un ou l'autre se peut ; l'un et l'autre se peuvent, ensemble. Encore que, à l'instant de l'acte à l'issue irréversible qui, je vous prie de me croire, n'était pas prémédité, je n'aie eu le sentiment d'agir en mal ou en bien, de commettre un crime ou de devancer la loi qui, un jour, autorisera, avec plus de douceur d'exécution, le geste de délivrance d'une personne en fin de vie.

Suis-je un monstre ? Il a fallu que nos chemins se croisent de nouveau pour que la question resurgisse. Les juges n'ont pas leur pareil pour extirper autrui de leur gangue d'innocence. Vous n'imaginez rien de particulier sur vous-même, vous parvenez à vous tenir hors jugement positif ou négatif, vous êtes installé dans le confort d'une conscience endormie, la sérénité des imbéciles peut-être, et des gens comme vous, par le simple fait de paraître, vous arrachent à votre amoralité torpeur, vous jettent, le tentent en tout cas, dans les tourments de l'introspection et de la culpabilité.

Suis-je un monstre ? C'est la question que je me suis posée à l'âge du garçon que vous entretenez sur un banc dans ce parc ce jour-là, et les années suivantes, longtemps, de façon obsessionnelle.

Suis-je un monstre ? Je me suis interrogé dès vos premières caresses sur ma nuque, dans mon dos, sur mes fesses. Je n'ai rien oublié. Vous me susurrez à l'oreille de laisser sortir le mal de mon corps, de lui préférer la douceur, l'autoriser à entrer par les pores de ma peau, et je sens tout le mal qui est concentré en moi, la colère haineuse que j'ai pour mon père, se décoller de parois insoupçonnées au-dedans de moi, tourner, faire des circonvolutions, chercher un chemin pour converger dans mon bas-ventre, entre les cuisses où votre main chaude, parcheminée, aimante s'offre d'en récolter l'extraction saccadée que vous lapez sucez à même votre paume tandis que votre autre main en crochet tracte ma tête, mon buste, toute ma personne vers votre sexe dressé, tel un sceptre, un goupillon qui m'asperge bientôt le visage.

Suis-je un monstre ? Tandis que vous me nettoyez les lèvres, les joues, les paupières avec une lingette parfumée et m'assommez de mots où se mêlent votre gratitude inouïe, vos félicitations pour mes capacités d'accès à la rédemption, et les menaces de damnation si l'exorcisme s'ébruitait au-delà de notre cercle intime, je ne cesse de me le demander, si je suis un monstre, sans trouver d'autre réponse que l'affirmative.

Suis-je un monstre ? L'horrible plaisir que je prends chaque fois que vous avez avec moi, à la requête ou avec l'aval de mon père qui renonce à se faire entendre de son abruti de fils, un entretien particulier pour remettre de l'ordre dans ma pétaudière d'ado rebelle, répond à la question.

Donc je suis un monstre ! Car n'est-il pas monstrueux de subir, ou plutôt, en creusant un peu, de ne rien faire pour les éviter, des situations dégradantes, délétères, destructrices, j'en ai pleine conscience, et d'en jouir néanmoins ? N'est-ce pas la quintessence du monstre que de permettre à un autre monstre l'exercice de leur monstruosité réciproque ?

Cela a duré trois ans et vous m'avez abandonné.

Vous m'avez abandonné pour un garçon de l'âge de ce garçon sur le banc.

Et d'abandon en abandon, vous êtes sur ce banc avec ce garçon que vous abandonnerez dans trois ans.

C'est en vous voyant, en délaissant Junon, en avançant dans l'allée. crissante, que j'ai décidé que c'était assez. Que je devais mettre fin au cycle monstrueux.

Vous l'avez compris quand j'ai intimé à ce garçon l'ordre de partir — rentre chez toi maintenant, c'est terminé — , vous avez compris que vous ne pourriez me refuser la conversation entre adultes que nous n'avons jamais eue, et vous ne vous déroberiez d'autant moins que votre orgueil démesuré, la certitude que vous avez de votre supériorité, le sentiment maintes fois renforcé de votre

invulnérabilité vous bercent de l'illusion que vous gagnerez toujours, que je ne suis qu'une vieille et poussiéreuse affaire qu'il sera facile de solder, que vous reviendrez aussitôt fait au présent jouissif, à ce garçon sur ce banc qui boit vos paroles sans haut-le-cœur apparents. C'est là, sous le regard timide d'un garçon qui me ressemble à son âge, que j'ai eu l'idée de ce guet-apens. C'est là, quand j'ai vu s'éloigner ce garçon, le dos voûté, des mèches de cheveux blonds sur le col de son blouson, traînant les pieds d'abord, puis, avec une vivacité de gazelle, piquant un sprint jusqu'à la grille du parc, que j'ai décidé.

C'est là que j'ai décidé de vous éliminer. Que vous seriez le troisième sur ma liste. Le troisième, mais, après un féminicide par lassitude et un parricide ambivalent, le premier assassinat digne de ce nom, et sans doute la seule action utile de ma vie.

Et cette fois, Monsieur le Juge, c'est moi qui ai une longueur d'avance. Moi qui tire les ficelles. Moi qui tiens l'instrument létal du monstre, l'arme du crime, le pistolet-nettoyeur du justicier.

Moi qui vous tue.